PLON

André Clot

Les Grands Moghols

Splendeur et chute (1526-1707)

LES GRANDS MOGHOLS

780 02 k
5564

DU MÊME AUTEUR

Soliman le Magnifique, Paris, 1983.
(Traduit en anglais, espagnol, italien, arabe, turc, roumain, japonais.)

Haroun al-Rachid et le Temps des Mille et Une Nuits, Paris, 1986.
(Traduit en anglais, allemand, italien, arabe, russe, roumain.)

Mehmed II, le conquérant de Byzance, Paris, 1990.
(Traduit en anglais, turc, roumain, japonais, espagnol.)

ANDRÉ CLOT

1525409

92

LES GRANDS MOGHOLS

Splendeur et chute
(1526-1707)



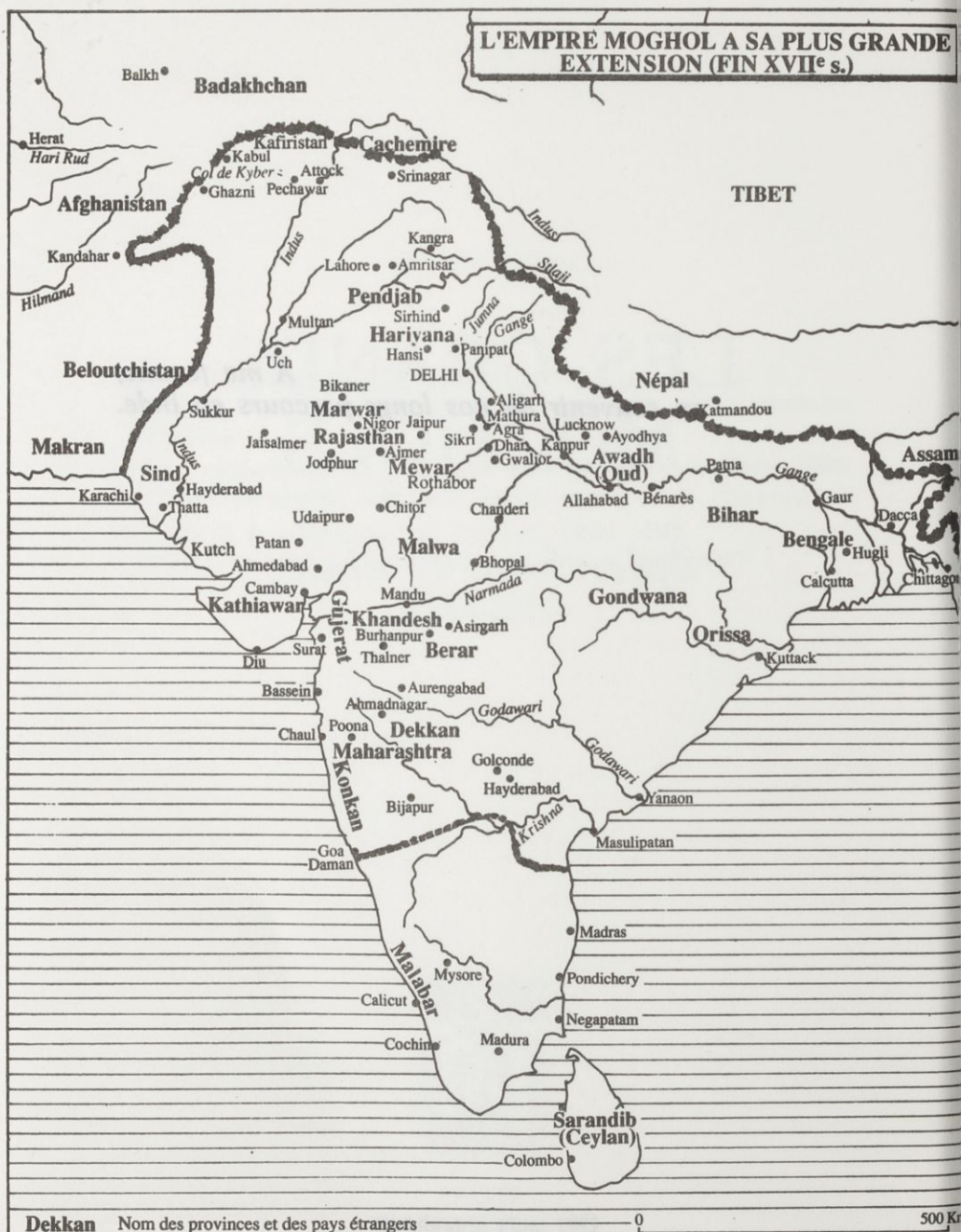
PLON
76, rue Bonaparte
PARIS



DL-15041993-11478

© Librairie Plon, 1993
ISBN : 2-259-02698-2

A ma femme,
en souvenir de nos longs parcours en Inde.


L'EMPIRE MOGHOL A SA PLUS GRANDE EXTENSION (FIN XVIIe s.)
Balkh
Badakhchan
Herat
Hari Rud
Kafiristan
Cachemire
Kabul
Col de Kyber
Attock
Srinagar
Ghazni
Pechawar
Afghanistan
TIBET
Indus
Kangra
Kandahar
Lahore
Amritsar
Hilmand
Pendjab
Sirhind
Multan
Jumna
Gange
Hariyana
Hansi
Panipat
Uch
Beloutchistan
DELHI
Népal
Bikaner
Aligarh
Sukkur
Marwar
Mathura
Katmandou
Nigor
Jaipur
Agra
Lucknow
Makran
Jaisalmer
Rajasthan
Sikri
Dhar
Kanpur
Ayodhya
Ajmer
Gwalior
Awadh (Oud)
Assam
Jodphur
Mewar
Patna
Gange
Sind
Rothabor
Hayderabad
Karachi
Thatta
Allahabad
Bénarès
Gaur
Chitor
Chanderi
Udaipur
Bihar
Dacca
Patan
Bengale
Kutch
Malwa
Hugli
Ahmedabad
Bhopal
Calcutta
Chittagong
Cambay
Mandu
Narmada
Gondwana
Kathiawar
Gujerat
Khandesh
Asirgarh
Burhanpur
Orissa
Surat
Thalner
Berar
Diu
Kuttack
Aurengabad
Bassein
Ahmadnagar
Godawari
Poona
Dekkan
Chaul
Maharashtra
Golconde
Godawari
Konkan
Hayderabad
Yanaon
Bijapur
Krishna
Masulipatan
Goa
Daman
Madras
Malabar
Mysore
Pondichery
Calicut
Negapatam
Cochin
Madura
Sarandib (Ceylan)
Colombo
Dekkan
Nom des provinces et des pays étrangers
0
500 Km

INTRODUCTION

Des plateaux de l'Asie Centrale à la plaine indienne

L'histoire de l'Inde, depuis les temps les plus reculés, se confond avec la conquête de ses immenses territoires par des armées et des peuples étrangers. Monde aux trois quarts fermé, au nord, par la barrière de l'Himalaya, ce continent et ses millions d'habitants communiquent avec le reste de l'Asie et les grands espaces sibériens par les seules trouées du nord-ouest – passe de Khyber, Waziristan – par lesquelles se sont engouffrés pour descendre vers le bassin de l'Indus et la plaine gangétique tous ceux qu'attiraient ses grands espaces et leurs villes aux légendaires richesses : Aryens des XVe-XIIIe siècles avant J-C. Perses du VIe, Macédoniens d'Alexandre le Grand au IVe, Gréco-Bactriens, Indo-Scythes, Huns Hephtalites, Turcs, Afghans, Moghols au XVIe siècle. Certains de ces envahisseurs se retirèrent ou disparurent, les autres étendirent leur domination au Pendjab, au Dekkan, au Bengale, plus au sud aussi, laissant presque tous derrière eux comme une traînée de leurs influences – souvent de leurs langues – mais absorbés aussi par le milieu et une « tropicalisation croissante », déjà perceptible chez les Aryas, les premiers arrivants historiques. Le roi grec Ménandre, au IIe siècle avant J.-C., devient le Melinda pâli, Kanichka le conquérant scythe descendu de l'Asie centrale se transforme en un pieux bouddhiste. Et nous verrons le descendant de Tamerlan, l'empereur musulman Akbar, le plus illustre des Grands Moghols, tenter un syncrétisme de l'islam, de l'hindouisme et du christianisme et essayer de créer une religion universelle – témoignage, sans doute, de l'emprise qu'exerce sur l'homme une nature si puis-

sante et si exubérante qu'elle le détourne de l'action pour le porter vers les plus hardies spéculations spirituelles. Pour survivre, l'islam indien devra s'installer « aux confins de l'islam et de l'hindouisme » et ce sera finalement une partie seulement – à peine le quart – de cette proie gigantesque qui, après des siècles d'invasions et de combats, demeurera musulmane pour finalement renier « Mother India » et constituer deux États séparés.

A l'exception d'un groupe d'envahisseurs au Ier siècle de l'islam, tous, ou presque tous les conquérants musulmans de l'Inde, furent des Turcs. Vertus militaires, assises sociales, genre de vie, tout les opposait aux combattants indiens enfoncés dans des mœurs et un tissu religieux et social paralysant. Égalité totale du musulman face à l'Indien soumis à un système de castes qui ne pouvait que l'affaiblir, confiance totale en un Dieu du Croyant qui sait que chacun de ses efforts est récompensé, sobriété aussi, comparée à l'ivrognerie des troupes et des chefs rajpouts [1], marathes et autres hindous qui les paralysait au combat et les rendait incapables quelquefois même de garder leur camp pendant la nuit. La masse de la population exclue de tout entraînement militaire afin d'éviter le contact et la pollution entre ceux qui la composaient, le recrutement limité à ceux qui appartenaient à telle caste et non à une autre, quelle pouvait être, en dépit de la bravoure de beaucoup des siens – les Rajpouts étaient réputés pour leurs vertus guerrières – l'efficacité d'armées prisonnières de méthodes et de moyens de combats radicalement différents de celles de ses adversaires? La stratégie des Hindous reposait avant tout sur la lourdeur et la puissance de leurs éléphants, – celle des Turcs sur la mobilité et la rapidité de leurs chevaux que montaient d'incomparables archers qui encerclaient l'ennemi, faisant pleuvoir sur lui des grêles de flèches qu'ils tiraient avant que les guerriers hindous montés sur leurs énormes bêtes aient pu réagir. Ils s'enfuyaient et revenaient les harceler. L'époque était alors celle du cheval, comme celle des XVe et XVIe siècles sera celle de l'artillerie que les Turcs ottomans seront parmi les tout premiers à employer (notamment au cours du premier siège de Constantinople, en 1422). Leur ravi-

taillement était transporté par de rapides chevaux qui se nourrissaient des feuilles et des herbes qu'ils trouvaient sur leur chemin alors que les Hindous devaient faire suivre leurs armées d'un nombre infini de bœufs transportant à pas lents le fourrage de leurs éléphants. Armées hétérogènes gravement handicapées par le système des castes, armements et tactiques désuets, isolée aussi derrière ses hautes montagnes qui l'avaient maintenue à l'écart des développements de l'art de la guerre, l'Inde affronte dans les pires conditions, dès le XIe siècle, les envahisseurs qui vont submerger, vague après vague, pendant un demi-millénaire, une grande partie de la péninsule.

Avant les Turcs, cependant, des Arabes musulmans s'étaient établis dans la péninsule. A la suite d'incidents entre Hindous et marchands arabes, le calife omeyyade Walid avait envoyé, en 711, sous le commandement de son cousin et gendre Mohammed, un corps de 6000 hommes pourvu d'un important matériel qui s'était emparé sans difficulté de plusieurs villes proches de la frontière puis avait avancé vers l'intérieur du Sind. Les troupes du calife atteignirent Multan, sur un affluent de l'Indus, où elles trouvèrent une telle quantité d'or qu'elles la surnommèrent la « ville de l'or ». Au moment du coup d'État abbasside [2], partisans des Omeyyades et des Abbassides s'affrontèrent, ces derniers l'emportèrent et nommèrent un vice-roi, qui appartenait à la famille des Barmécides [3], puis la vice-royauté devint héréditaire. La suzeraineté nominale du calife de Bagdad fut maintenue pendant quelque temps. Installés dans le Sind et le sud du Pendjab, les Arabes n'essayèrent pas de pénétrer plus avant dans la péninsule. Une partie de la population embrassa le chiisme, sans essayer de propager sa foi ailleurs dans l'Inde – jusqu'au moment où déboucha par les voies de passage habituelles du nord-ouest un des plus redoutables conquérants de l'Inde, le terrible et génial Mahmoud de Ghazni.

Le premier grand conquérant de l'Inde

A la fin du IXe siècle, l'Empire abbasside, qui avait connu une puissance et une splendeur inouïes sous les grands califes – al-Mansour, Haroun al-Rachid – affaibli par les crises politiques et religieuses, était devenu la proie de dynasties locales. En Transoxiane, la région au-delà de l'Amou-Daria, les Samanides – des Iraniens – avaient créé un État autonome dans lequel les Turcs occupaient la place dominante. L'un d'eux, Alptegin, se rend indépendant au Khorasan et s'empare, en 962, de Ghazni, en Afghanistan. Quinze ans plus tard, Sebüktegin, lui aussi un Turc, prend le pouvoir. C'est lui qui posera les assises du grand empire que Mahmoud, son fils, achèvera de bâtir et qui donnera sa renommée à la dynastie.

Mahmoud avait alors vingt-six ans. De taille moyenne, bien bâti, un menton volontaire, il avait déjà la réputation d'un politique habile et d'un soldat hors pair. Dans les années qui suivront il étendra son empire, par les guerres et la diplomatie, sur tout l'Afghanistan, le Sistan, le Khorasan, le Tokharistan (la région voisine de Balkh et de l'Amou-Daria), toute la Perse jusqu'à Ray et Qom. Mais ce sont ses conquêtes en Inde qui ont fait sa gloire.

A la fin de l'an 1000, Mahmoud réunit son armée et entreprend sa première campagne en Inde. En une matinée, il écrase Jaipal, le rajah de Waihand. Un butin formidable tombe entre ses mains : quinze colliers de perles « dont un seul valait 80 000 dinars [4] ». Sa renommée se répand dans tout l'Islam. Quelques années plus tard, il s'empare de Multan. Le Pendjab conquis et annexé, les territoires entre le Gange et la Jumna soumis, Mahmoud pousse ses conquêtes plus loin encore vers l'est, en direction de la vallée du Gange. Il s'empare de Kanauj où règnent les princes de Pratihara, les plus puissants et les plus riches du nord de l'Inde. Il ramène cette fois à Ghazni des objets et des métaux précieux pour trois millions de dirhams, 55 000 esclaves et 350 éléphants. L'année suivante, il s'empare de la puissante forteresse de Gwalior, réputée imprenable. Son plus grand fait militaire, celui aussi qui lui apporte d'incommensurables

richesses, est cependant la prise de Somnath, un des lieux les plus vénérés de l'hindouisme, à l'extrémité de la péninsule du Gujerat. Des trésors s'étaient accumulés là pendant plusieurs siècles. Après quelques jours de siège, tout est terminé. Mahmoud prend possession de l'or et des pierres précieuses, puis il repart avec son butin porté, disent les chroniqueurs, par 20000 bêtes de somme (ce qui paraît très exagéré).

La prise de Somnath et la destruction du temple et de son idole – un linga couronné de pierres précieuses – eurent dans tous les pays d'islam un énorme retentissement. Le calife al-Qadir conféra à Mahmoud le titre de *Kahl ad-Daula wa'l-Islam (Refuge de l'État et de l'Islam)* qui s'ajouta à ceux de *Yamin ad-Daula (Main droite de l'État), Amin al-Milla (Celui qui a la confiance de la Communauté religieuse)* etc. La renommée de la victoire du Ghaznévide se répandit jusqu'aux pays d'islam les plus lointains. Le monde musulman possède un nouvel Alexandre! dit-on aussitôt. Et il est vrai qu'auprès du Macédonien, Mahmoud et ses seize campagnes, presque sur les mêmes lieux, ne font pas pâle figure. Mais surtout, Mahmoud avait porté de tels coups aux royaumes du nord de l'Inde que jamais plus ces dynasties ne seront capables de s'opposer à des envahisseurs. « Mahmoud a donné leur cadre aux grandes invasions futures [5]. »

Ces temps-là n'étaient pourtant pas encore venus. Masoud, le fils de Mahmoud, était un débauché et un incapable, dont la situation se compliqua singulièrement avec l'arrivée des Turcs Seldjoukides, venus d'Asie centrale, qui allaient pendant longtemps faire retentir l'Orient du bruit de leurs exploits. Ils battent les Byzantins en 1071, à Manzikert, s'emparent de Konya (Iconium) et d'Antioche, de Jérusalem, de Damas. A l'est, terrifiés, les derniers Ghaznevides s'enfuient en Inde. D'autres Turcs, les Ghurides, venus eux aussi du centre de l'Afghanistan, prennent leur place et descendent, en 1192, les pentes des trouées du nord-ouest. Eux aussi lèguent à la postérité le nom d'un grand conquérant, Mohammed de Ghor, qui bat les Hindous avec la tactique habituelle des peuples de la steppe : « La vaillance rajpout demeurait inefficace devant les archers montés », dit un historien indien. Mohammed s'empare de Delhi

qui sera dès lors le centre du pouvoir islamique en Inde. Mais le conquérant est assassiné par un fanatique. Qutb-ud-Din, un ancien esclave turc acheté par un commerçant de Nichapour, et devenu un des plus fidèles de Mohammed, est élu « sultan des Turcs et des Persans ». Musulman pieux et grand bâtisseur, c'est lui qui fit construire la première grande mosquée en Inde, à Delhi nommée « Puissance de l'islam », de forte influence hindoue, et celle d'Ajmer. Mort des suites d'une chute de cheval, les nobles de Delhi le remplacent, lui aussi, par un ancien esclave nommé Iltutmish, qui établit fermement la domination musulmane sur l'Inde et fit élever, à Delhi, l'admirable *Qutb Minar* (minaret), intact, ou presque, jusqu'à aujourd'hui.

Gengis Khan et Tamerlan

Mais deux terribles fléaux allaient s'abattre sur l'Inde. En 1221, Gengis Khan, qui poursuivait son ennemi, le chah du Kharezm [6], franchit l'Oxus, ses hordes pillant villes et villages. Le Sind et le Gujerat sont occupés mais Iltutmish, qui avait sagement refusé de prendre parti quand le chah lui avait demandé du secours, parvient à éviter les Mongols et ils se retirent. Quelques années plus tard, il est solennellement intronisé sultan de Delhi par un représentant du calife abbasside de Bagdad. Un nouvel empire, le premier depuis celui des Guptas [7], est établi en Inde du Nord avec Delhi pour capitale. Sept villes, dont subsistent de splendides monuments, s'élèveront successivement sur ce site.

Après la mort d'Iltutmish, crises et guerres entre généraux, gouverneurs et esclaves se succèdent jusqu'à ce qu'au début du XVIe siècle, Alaudin, un Turc lui aussi, prenne le pouvoir. Grand pillard – c'est lui qui s'empare du Koh-i-Noûr – mais aussi grand administrateur, il établit pour la première fois un véritable gouvernement en Inde et chasse définitivement les Mongols. Il meurt en 1316. Quelques années plus tard, un autre soldat ambitieux, Mohammed Tughluq, monte sur le trône. Son trop long règne est un martyre pour son peuple. Il entreprit de transférer non seulement sa capitale de Delhi à Daulatabad – région de Bombay – mais toute la population, pour la faire revenir ensuite.

Son cousin, Firuz Chah, sera le dernier grand sultan de Delhi. Grand bâtisseur, bon administrateur, il essaya de consolider l'empire. Mais il était trop tard. Une guerre de succession entre deux cousins de Firuz dégénéra en guerre civile.

Le pire était cependant à venir. Tamerlan approchait. Pourquoi cette campagne des Indes? Diverses raisons ont été avancées. Probablement tout simplement parce que la conquête de la péninsule et le pillage de ses légendaires richesses font partie des objectifs que tout conquérant digne de ce nom doit réaliser s'il veut léguer une grande renommée à la postérité. Le sanguinaire Boiteux ne pouvait faire moins que Gengis Khan.

Ce fut horrible. Sous prétexte qu'on ne pouvait traîner derrière soi cent mille prisonniers, tous furent massacrés. L'orgie de pillages et de meurtres dura trois jours, « un des plus terribles massacres que l'histoire ait enregistrés », selon un des historiens de Tamerlan [8] qui aurait dit ensuite : « Je n'ai pas voulu cela », comme tous les grands criminels de l'Histoire.

Delhi était détruite, toute vie s'en était retirée. Pendant quinze ans après le départ des envahisseurs tout gouvernement, toute autorité demeurèrent absents. Le sultan Mahmoud, qui s'était enfui à l'approche du conquérant, se maintint, nominalement au moins, jusqu'à sa mort, en 1413. L'année suivante, la dynastie des *Sayyids* (descendants du Prophète) le remplaçait, avec une autorité qui se limitait à quelques territoires autour de Delhi. Après des troubles, dont le détail est de mince intérêt, un Afghan de la dynastie des *Lodi*, du nom de Buhlul Khan, prenait le pouvoir. Lui-même s'emparait de Jaunpur, près de Bénarès, ses successeurs, Sikandar et Ibrahim, de Gwalior et de sa puissante forteresse, puis de la province du Bihar. Agra, qu'ils firent construire, devint leur capitale. Ils mirent sur pied une administration, que les Moghols utiliseront après eux. Mais Ibrahim, excellent administrateur, est maladroit et mauvais diplomate et il s'aliène les nobles afghans. L'un d'eux fait alors appel à Babur, le roi timouride de Kabul, le premier des Grands Moghols.

NOTES

1. Les Rajpouts, dont le rôle dans l'Inde du Nord fut considérable et qui dominèrent celle-ci au cours des siècles qui précédèrent les grandes civilisations musulmanes, prétendaient faire remonter leurs généalogies aux temps védiques, au soleil et à la lune. Leur nom serait la forme altérée du mot Rajputra qui signifie « rejeton » de sang royal. On a affirmé aussi qu'ils seraient des descendants des Scythes ou Sakas établis en Inde vers le début de l'ère chrétienne ou des Huns blancs qui détruisirent l'Empire goupta vers 480. Une de leurs tribus aurait adopté l'hindouisme et certaines de leurs plus puissantes familles, après avoir adopté le brahmanisme, participèrent aux exploits chantés notamment par le Ramayana. De toute manière, l'arrivée de ces tribus étrangères provoqua en Inde un reclassement social qui, entre autres, donna prétexte aux Brahamanes de se découvrir les origines les plus nobles. Il en résulta un orgueil collectif fait de sentiments élevés d'honneur, de chevalerie et de patriotisme. Les Rajpouts furent à la pointe du combat contre le jainisme, qui avait perdu beaucoup de sa vitalité, et contre le bouddhisme. Leur rôle fut probablement décisif dans le déclin de celui-ci et son assimilation progressive à l'hindouisme, qui mit sur pied toute une organisation de missionnaires pour amener les bouddhistes à sa foi. S'y ajoutèrent les persécutions turco-afghanes qui contraignirent de nombreux moines à s'exiler du pays même où leur religion avait pris naissance. La Confédération rajpoute comprenait notamment les dynasties des Pratiharas, des Chalukyas, des Chahamanas et des Tomaras, les uns et les autres à l'avant-garde du combat contre les musulmans. Tantôt alliés mais le plus souvent adversaires de ceux-ci, ils ne seront pas étrangers à l'effondrement des Grands Moghols, au XVIIIe siècle.
2. 749.
3. Famille de vizirs et de dignitaires qui détenaient la réalité du pouvoir au début de l'époque abbasside et que Haroun al-Rachid fit anéantir.
4. 1 dinar = de 3,5 g à 4 g d'or, suivant les époques.
5. A. Miquel.
6. Sur le bas Amou-Daria.
7. Dynastie, probablement d'origine scythe, qui établit un grand empire sur le nord de l'Inde (300-600 ap. J.-C. environ).
8. J.-P. Roux.

I

BABUR

1. Un héros de roman

Personnage exceptionnel, Babur l'est à plus d'un titre. Par l'itinéraire prodigieux, d'abord, qui fut le sien et les aventures de ce petit prince du Ferghana [1] orphelin à douze ans, parti d'Andidjan sa capitale sans renom, jusqu'au trône de l'empire qu'il fondera dans l'Inde du Nord et que ses descendants porteront à un degré inouï d'opulence et de gloire.

Ses aventures, que le plus imaginatif des romanciers ne pourrait inventer, rempliraient un livre. Or, ce livre existe et c'est Babur lui-même qui l'a écrit. Ses Mémoires, le *Babur Nama*, font de lui un des rares souverains de l'Orient qui ait rédigé lui-même sa biographie. Et celle de Babur non seulement retrace les épisodes d'une vie exceptionnelle et d'un des plus grands événements de l'histoire – la conquête de l'Inde par le descendant de Gengis Khan et de Tamerlan – dont sans lui nous ne connaîtrions que des fragments, mais son style sans recherche, son souci du détail, du « petit fait vrai », son art de grand reporter, dirions-nous, aussi agréable à lire aujourd'hui qu'il y a cinq cents ans, mettent ce livre au rang des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale.

Babur est d'une sincérité totale. Il raconte tout, jusqu'à des détails en apparence insignifiants mais qui nous éclairent sur sa personnalité : un feu qu'il ordonne d'allumer pour faire rôtir des brochettes, une pêche qu'il improvise une nuit, le plaisir qu'il éprouve quand il découvre par hasard le

canotage, la joie que lui donne un beau spectacle de la nature, celle de déguster un bon fruit.

Il apprécie les plaisirs de la vie mais il sait aussi se battre, risquer cette existence qui lui donne tant de joies. Ses Mémoires, dans lesquelles il décrit ses opérations militaires, même quand elles ne sont pas couronnées de succès, nous montrent en lui un grand capitaine, un soldat hors pair. Très exigeant sur la discipline, il exige une obéissance totale. Sur ce point, les armées des Timourides n'étaient pas exemptes de défaut. Elles ressemblaient souvent à des hordes. Babur met fin à cette anarchie. Il contrôle tout, fait lui-même les rondes de nuit autour de son camp. Avant l'action, il réfléchit longuement, pèse tout, y compris les possibilités de retraite en cas d'échec. Stratège de premier ordre, il imagine des moyens techniques qui stupéfient et déroutent les Hindous : retranchements, ponts, fortins, artillerie surtout dont il fait fondre les pièces avec un soin extrême et qu'il utilise avec le génie des Turcs de ce temps-là dans ce domaine. Audacieux et prudent, il ne s'avance qu'après avoir étudié minutieusement le terrain et obtenu tous les renseignements possibles sur la position et les forces de ses adversaires. Les échecs ne lui manquent pas mais il sait chaque fois en tirer un enseignement, jusqu'au succès final.

Il est courageux, paie de sa personne mais il peut aussi, quand il le faut, être dissimulé. Il est sans scrupule quand son intérêt l'exige, généreux aussi, à l'occasion d'une sévérité pouvant aller jusqu'à la cruauté. Suivant la tradition mongole, il fait élever des tours de têtes coupées et amonceler les corps « pour servir d'exemple ». Mais il sait aussi être clément envers les vaincus, et dans les pillages il montre – quelquefois – de la retenue. Ses qualités d'homme d'État se révèlent dans une lettre à son fils dans laquelle il lui dit que « l'empire et l'isolement ne se concilient pas » et qu'il faut « toujours prendre conseil. Dans les conquêtes et dans la conduite des pays, certaines choses sont en apparence logiques et justes mais il est convenable et nécessaire de réfléchir mille fois sur la portée de chacune : combien de discordes et de troubles proviennent de décisions prises sans avoir bien réfléchi ! ». Excellent militaire, il préfère pourtant négocier que de se battre. Il ne réussit pas toujours – avec les

Séfévides d'Iran, par exemple –, mais il est un excellent diplomate, habile, plein de charme, fin psychologue, certainement d'une grande intelligence. On ne sait pas exactement avec quels États il établit des relations diplomatiques mais des indications permettent de penser qu'il avait au moins des projets, notamment, avec les Ottomans et certainement avec les Chinois. Son règne sur le trône de Delhi fut trop court pour qu'il pût les réaliser.

Courageux et amoureux de la nature

D'une complexion puissante et d'une force de résistance à toute épreuve, Babur ignore la fatigue. Le récit de sa traversée de l'Hindoukouch est un bel exemple d'énergie et de ténacité : « Nous marchions dans la neige depuis une semaine environ, sans réussir à avancer de plus d'un ou d'un demi-*chari*. Ceux qui tassaient la neige, c'était nous : moi, dix ou quinze hommes, Kasim Bey, ses deux fils et deux ou trois de ses hommes. Nous marchions par conséquent à pied, tassant la neige. Chaque fois qu'un homme avançait d'un pas, il écrasait la neige, en s'y enfonçant jusqu'à la taille ou jusqu'à la poitrine. Après avoir avancé de quelques pas, celui qui précédait était épuisé, il devait s'arrêter et un autre prenait sa place. Après que nous, dix, quinze ou vingt personnes, à pied, ayons tassé la neige pour qu'un cheval déchargé pût passer, on le faisait avancer. Le cheval, après avoir fait une quinzaine de pas en s'enfonçant jusqu'aux étriers ou à la selle, ne pouvait aller plus loin. C'est de cette manière que nous, une vingtaine de personnes, nous tassâmes la neige et fîmes passer nos chevaux... Celui qui a de la bonne volonté et du courage fait de pareilles choses volontairement. » Lui et ses hommes arrivent enfin à une grotte où il aurait pu se réfugier, mais elle est trop étroite pour les contenir tous. « Tandis que tous restaient sous la neige, dans la tourmente, je me serais mis à l'aise dans un refuge chaud et tandis que tous restaient dehors dans la gêne et dans la peine, je me serais endormi dans l'insouciance? J'aurais été inhumain, dépourvu de solidarité envers les autres? J'aurais éprouvé toutes les peines et toutes les souffrances. Ce que supportent les autres, je

l'aurais supporté, moi aussi. Ainsi pensai-je. Jusqu'à la tombée de la nuit il neigea tant que, tandis que je restais pelotonné, une neige épaisse d'environ un mètre, s'amassa sur mon dos, ma tête, mes oreilles. Cette nuit, j'eus les oreilles gelées! »

Entraîné dès son plus jeune âge à tous les exercices physiques, il passe des journées entières à la chasse, quand il en a le loisir. Comme ses ancêtres d'Asie centrale, il chevauche pendant des heures et des heures sans fatigue, traverse des fleuves à la nage, le Gange par exemple, avec la même facilité. Il combat comme un lion, le premier dans la mêlée, sans peur des coups, ne pensant qu'à en donner.

D'un extraordinaire dynamisme, il est toujours en mouvement comme tous les nomades dont le sang coule dans ses veines. Jamais, dit-il lui-même, il ne passa deux ramazans au même endroit. Cette « bougeotte » est liée en lui à une insatiable curiosité qui le pousse à aller tout voir par lui-même. Tout, dans la nature, éveille son attention et l'intéresse, quelquefois plus comme un touriste que comme un guerrier. Il voit, par exemple, un animal d'une sorte qu'il ne connaissait pas. Il l'observe aussitôt : « Dans les montagnes de Nidjrau (au nord-est de Kabul) vit une espèce d'écureuil. Il est un peu plus gros qu'un écureuil normal et il est pourvu, comme les chauve-souris, d'une membrane attachée à sa patte. On m'en apportait souvent. On disait qu'il volait bas d'un arbre à l'autre, comme un trait de flèche. Chose que je n'ai jamais vue. Nous en avons mis un sur un arbre; il y grimpa rapidement. On le pourchassa; il ouvrit ses ailes comme pour voler mais tomba à terre, sans toutefois se faire de mal. »

Singulier conquérant, naturaliste à ses heures, s'arrêtant aussi longuement pour contempler des paysages, tel celui-ci comme on n'en trouve guère sous la plume de soldats : « Il se présenta à nos yeux un miroir d'eau très étendu. On n'apercevait pas la plaine qui était de l'autre côté et le lac semblait se confondre avec le ciel. Comme dans un mirage, les montagnes et les collines de la rive opposée apparaissaient comme suspendues entre le ciel et la terre... Nous aperçûmes quelque chose d'étrange : entre les eaux et le ciel, apparaissait et disparaissait continuellement quelque chose (de rose) comme l'aurore. Cela continua jusqu'à ce

que nous fûmes tout près. Nous comprîmes alors que c'étaient des oies sauvages, non pas dix ou vingt mille, mais d'innombrables, des foules d'oies sauvages, qui volaient en battant des ailes, laissant apercevoir de temps à autre leurs plumes rougeâtres. »

Il note des petits faits qui lui paraissent étranges : un poisson, effrayé par un crocodile, qui saute dans une barque, un rhinocéros qui fuit devant un troupeau d'éléphants. Il décrit longuement une fleur qui a éveillé son intérêt : « Il y a aussi le pandanukiyura qui a un parfum très agréable. Lorsque les fleurs sont en bouton, les feuilles extérieures sont très vertes et garnies de piquants; les pétales intérieurs sont blancs et souples. En leur milieu on voit le cœur de la fleur et un agréable parfum s'en exhale. » Il observe que le jasmin de l'Inde est plus grand et son parfum plus odorant que celui de nos pays. Il décrit ainsi de nombreuses plantes, des fleurs qu'il voit, dans la péninsule, pour la première fois, faisant chaque fois des observations colorées et souvent imprévues. Il compare le dattier à un animal : « Si on lui coupe la tête, il se dessèche de la même manière que l'animal périt si on le décapite », etc.

Les fruits retiennent beaucoup son attention, car il est très gourmand. Il apprécie énormément les melons et il en parle souvent. Ceux de Nasukh, dans la région de Tachkent, sont « extraordinairement exquis ». Il savoure en souvenir un délicieux melon de son pays natal : « Ses pépins sont petits comme ceux d'une pomme, la pulpe elle-même est épaisse de quatre doigts », dit-il et quand il entre dans la tente de son oncle, la première chose qu'il voit, ce sont des melons. Il va jusqu'à dire : « On m'apporta un melon. En le coupant et en le dégustant, j'éprouvai une étrange sensation : tout bonnement, je pleurai. »

Les fruits n'étaient pas sa seule passion. Il semble n'avoir vraiment aimé qu'une seule femme, celle qu'il surnomme Mahum « ma lune » et qui fut la mère de Humayun, et qu'il ne fut guère incliné vers les garçons, bien qu'il relate sa rencontre avec un jeune homme nommé Baburi qui le rendit « éploré et fou ». L'ayant à nouveau rencontré il fut sur le point de s'évanouir. Mais ne sacrifiait-il pas ici aux coutumes de l'époque qui voulait qu'un vrai poète se devait de tomber amoureux d'un bel éphèbe?

Les aventures sexuelles comptèrent certainement moins pour lui que l'exaltation que donne l'ivresse. Il hésita longtemps, dit-il, à « franchir le pas ». Étant jeune, chaque fois qu'on lui proposait de boire, il refusait. Quand son père lui offrait du vin, il ne l'acceptait pas. « Ce fut par l'étourderie de la jeunesse et l'ardeur des appétits » qu'un jour, à Hérat, ville de tous les arts et, aussi, de toutes les débauches, il décida de boire. Il absorbait vin, eau-de-vie et opium jusqu'à l'ivresse totale. Il en parle plusieurs fois dans son livre : « Je bus sur le bateau jusqu'au coucher du soleil. Lorsque le soleil fut couché je descendis à terre complètement ivre. » Comme il était d'usage à cette époque, Babur ne buvait pas pour le plaisir de déguster un grand cru, qui n'existait guère, mais pour s'enivrer rapidement. Les vins avaient une forte teneur en alcool, 14 ou 15 degrés, et on atteignait vite l'ébriété. Jusqu'à la conquête de l'Inde, Babur but énormément, comme l'avaient fait son père et toute sa famille, bien que tous – comme lui-même – fussent des musulmans croyants.

Religieux, Babur l'était sincèrement. Il pratiquait scrupuleusement les rites de l'islam, faisant ses ablutions dans l'eau glacée des torrents s'il le fallait. Ni fanatique ni bigot, il avait une forte inclinaison vers le soufisme, comme il était d'usage chez les Timourides. « Il ne faut pas dire qu'il y a une grande distance entre un roi et un derviche : je suis roi, mais je suis l'esclave des derviches », écrit-il dans un court poème. Il a une foi complète dans la puissance des hommes pieux. Il raconte par exemple qu'un cheikh fameux lui apparut en rêve, lui soulevant le bras gauche de manière que ses pieds ne touchent pas le sol. Ayant raconté ce prodige à ses compagnons, ils s'écrièrent : le cheikh t'a accordé le succès! Et Babur d'ajouter : « Quelques jours plus tard je pris Samarcande ». Modéré dans ses opinions religieuses, il passe par des accès de grande ferveur, surtout à la fin de sa vie. Il fait alors briser les idoles, les coupes d'or et d'argent, interdit que l'on boive en sa présence. Presque mourant, il se fait porter à la mosquée pour la prière du vendredi. Il eut, toute sa vie, une absolue confiance en Dieu.

Aventures et combats

Babur Chah était né à Akhsi, petite ville du Ferghana, le 14 février 1483. Son père, Omar Cheikh Mirza, descendait en ligne directe de Tamerlan par Abu Said Mirza, lui-même arrière-petit-fils du terrible conquérant. Il était donc turc [2], comme la majorité des habitants du Ferghana, une fertile oasis avec Andidjan comme capitale, sur le cours moyen du Syr-Daria, dans le massif des Tien Chan, les « Monts Célestes », sur une des principales pistes de la Route de la Soie. Région riche et belle, elle était un des fleurons de l'héritage timouride. Son frère, Ahmed Mirza, avait reçu, lui, Bukhara et surtout Samarcande, la superbe et prestigieuse capitale de Tamerlan, ce qui suscitait d'incessantes querelles entre les deux frères. Sa mère était aussi de très haute lignée. Elle était fille de Yunus Khan, descendant de Gengis Khan, à la onzième génération, par Djaghatai, le second fils du Conquérant, qui avait reçu en apanage l'Afghanistan, la Transoxiane et le sud-est du lac Baïkal, et qui avait fondé la dynastie qui portait son nom. Yunus Khan résidait à Tachkent lorsque sa fille, Nigar Khanim, avait épousé Omar Cheikh Mirza. L'enfant qui naquit de cette union fut appelé à sa naissance Zahir al-Din Mohammed. Selon une vieille coutume chamanique on lui donna ensuite le nom de Babur, la « panthère », le « tigre ». Son père Omar, dans le portrait qu'il trace de lui dans ses Mémoires et dont il fait un vif éloge sans cacher qu'il prenait des hallucinogènes, était un homme raffiné et pieux, vigoureux et généreux, qualités que l'on retrouve chez le fils. « C'était un homme d'une grande générosité, dit de lui son fils. Il récitait aisément des vers. C'était un homme unique en son genre. » Mais Omar Cheikh Mirza meurt d'un accident en 1494. Son fils n'a alors que onze ans. Commencent alors pour Babur des aventures et des combats qui, sauf de courtes périodes de paix et de tranquillité, perdureront jusqu'à la conquête des Indes et son établissement à Delhi, pendant plus de trente ans. Nous ne ferons que tracer à larges traits ces années d'instabilité, de dangers, de combats – de repos quelquefois bachiques aussi – qu'il raconte dans ses Mémoires.

A peine Omar Cheikh Mirza eut-il rendu l'âme que son

propre frère – l'oncle de Babur – qui détenait Samarcande et sa région, tenta de s'emparer du Ferghana, le fief de son neveu. Bien conseillé par sa mère et sa grand-mère Esen Davlat Begum, Babur parvint à mettre la discorde parmi ses cousins et garder Andidjan. Puis il fit aussitôt valoir ses droits sur Samarcande, la prestigieuse cité considérablement embellie par Tamerlan. Complots et affrontements se succèdent. Finalement, il fait son entrée dans la ville, au mois de novembre 1497, avec la joie et la fierté que l'on imagine. « Il y a peu de villes au monde qui soient aussi charmantes que Samarcande », dit-il. Et il fait une longue description de son climat, de ses ressources – sans oublier les melons et surtout ses splendides monuments construits par Tamerlan et ses successeurs, le grand palais sur les murs duquel le Conquérant avait fait peindre à fresque sa campagne de l'Inde. Il n'oublie pas les édifices élevés par Ulugh Beyle, petit-fils de Tamerlan – l'observatoire à trois étages grâce auquel ce prince savant dressa des tables astronomiques qui remplacèrent celles utilisées jusque-là, les magnifiques jardins enfin, avec leurs grands bassins et leurs beaux arbres fruitiers que les peuples de la steppe, les Turcs plus que tous les autres peut-être, privés d'eau et de fraîcheur dans leurs contrées d'origine, apprécient beaucoup. Mais le règne du jeune garçon sur l'« opulente Samarcande » dura peu. Il s'en était emparé après sept mois de siège, pendant lesquels les ressources s'étaient épuisées et il n'était pas question de faire des razzias sur les provinces voisines qui, dit-il lui-même, « avaient subi tant de pillages et de destructions ». Les uns après les autres ses compagnons le quittèrent. Cent jours après son entrée triomphale dans la ville il devait la quitter et fuir devant son cousin Ali Mirza. Commence alors une nouvelle errance de deux années. Andidjan, sa capitale lui était fermée, aux mains de ses ennemis. « Je n'avais jamais connu de telles peines ni de telles difficultés », dit-il.

Les aventures et les errances de l'adolescent timouride sont bien trop compliquées pour être décrites ici. Deux années après sa fuite de Samarcande, il la reprend, pour la reperdre presque aussitôt. En 1504 cependant, il s'empare de Kabul et de Ghazni et prend le titre de *padichah* (empereur) qu'aucun Timouride n'avait jamais porté avant lui. Il

prend aussi Kandahar, pour aussitôt la perdre. Là se placent ses premiers raids en Inde, jusqu'à l'Indus, qu'il hésite, semble-t-il, à franchir. Ces incursions sont de simples raids destinés à ramener du butin.

La chance lui sourit enfin : en 1511-1512, avec l'aide de Chah Ismail, le souverain iranien, il devient le maître de Bukhara et du Khorasan, et surtout de Samarcande où il fait une entrée « d'une pompe et d'une splendeur telles, que personne n'en vit jamais, ni n'en entendit parler, auparavant et depuis lors », écrit-il. Son empire s'étend de Tachkent à Kabul et Ghazni, avec Samarcande et Bukhara, Kunduz, Balkh. Mais de quel prix avait-il dû le payer! Chah Ismail, le grand souverain persan fondateur de la dynastie des Séfévides, l'avait soutenu contre les Uzbeks [3] mais à la condition qu'il acceptât sa vassalité et surtout qu'il adoptât le chiisme, cette hérésie abhorrée des musulmans orthodoxes (sunnites). La *khutba*, la prière prononcée au nom de l'autorité suprême, fut dite au nom de Chah Ismail et des Douze Imams [4], une horreur pour les populations de Transoxiane et pour tous les Turcs de ces régions. Les Uzbeks profitèrent de cette situation qui éloignait le padichah d'une large partie de sa population pour proclamer la « guerre sainte ». Au printemps de 1512, Babur demande de l'aide à Chah Ismail qui lui envoie une dizaine de milliers d'hommes, – qui sont vaincus en même temps que lui à la fin de la même année. Babur, qui ne peut plus compter sur Chah Ismail battu, en 1514, à Tchaldiran, par le sultan ottoman Selim Ier, se replie alors sur Kabul où il passera cinq années de repos, coupées d'expéditions punitives contre les tribus rebelles avec, souvent pour seul but, le pillage de celles-ci, ce qu'un auteur britannique appelle ses « shopping expéditions ». Et surtout il attaque Kandahar.

L'antique Alexandrie d'Arachosie, fondée par Alexandre le Grand, était une ville d'une grande importance stratégique, disputée au cours des âges par toutes les dynasties qui avaient voulu s'emparer de l'Afghanistan. Elle commande les accès vers la Perse, la Transoxiane et les trouées vers les plaines de l'Inde. La ville était d'une prodigieuse richesse. Babur y entra en mai 1522, après plusieurs tentatives infructueuses et des années d'efforts militaires et de négociations politiques. L'occupation de Kandahar par Babur est perpé-

tuée par un étrange monument qu'il fit construire au sommet d'un éperon rocheux. On y accède par quarante marches – *Tchili Zina* – qui s'ouvrent sur une salle de dimensions modestes creusée dans le rocher et décorée d'inscriptions exaltant ses campagnes en Inde. L'une d'elles, datée de 1527, proclame les titres du padichah après sa conquête de l'Inde. A la porte, deux fauves grandeur nature évoquent évidemment Babur – le tigre, la panthère – maître de ces lieux.

Quelle était la signification de ce monument? On ne le saura jamais. Peut-être le désir de marquer par la pierre, comme beaucoup de souverains, son empreinte sur une ville qu'il avait depuis longtemps voulu conquérir? Outre la construction de cet édifice étrange à Kandahar, Babur fit édifier des monuments dans Kabul, des mosquées surtout – et des jardins.

Comme tous les Orientaux, ceux des steppes surtout, Babur se délectait de la contemplation des fleurs et des arbres, à l'ombre desquels il aimait passer les tièdes soirées d'été, souvent une coupe de vin à la main, et dont il appréciait les fruits. Il en faisait aménager dans toutes les grandes villes dont il faisait la conquête. A Kabul il y en avait plusieurs. Nous connaissons les noms de deux au moins. Le *Bagh-i-Vafa*, le *Jardin de la Fidélité*, qui domine la rivière qui coule entre le fort et le palais. « J'y fis faire des plantations de bananiers qui poussèrent remarquablement bien dit-il, et de cannes à sucre. Dans le jardin, il existe une légère éminence, de laquelle s'écoule un ruisseau suffisant pour faire fonctionner un moulin et qui arrose constamment le jardin. » Babur parle aussi des plantations d'orangers « dont les fruits sont comme des grenades. La pièce d'eau est entourée de girofliers. Cet endroit est le plus ravissant du jardin. Au moment où les oranges commencent à jaunir, le spectacle est magnifique. Vraiment ce jardin a été très bien aménagé ». Deux miniatures nous montrent, l'une Babur au *Bagh-i-Vafa* donnant des indications à son jardinier, l'autre des beys frappant à la porte du jardin, sans doute pour apporter des nouvelles au padichah, qui est trop absorbé par sa conversation avec le jardinier pour aller leur ouvrir. Dans un autre passage de ses Mémoires, il dit : « C'était la période pendant laquelle le Bagh-i-Vafa était dans toute sa gloire.

Les plates-bandes étaient couvertes de fleurs de girofles. Les orangers croulaient sous les fruits, qui n'étaient pas encore mûrs. Je n'ai jamais été aussi content du Jardin de la Félicité que ce jour-là. » Dans une autre miniature des jardiniers s'affairent autour des plantations de canne à sucre, sèment des graines dans des parterres bordés de canaux, une fontaine jaillit au milieu du jardin. Il nous dit aussi qu'à Istalif, dans le voisinage immédiat de Kabul, il a fait construire une fontaine entourée d'un muret de pierres, dominée par des arbres de Judée. « Je ne pense pas, dit-il, qu'il existe de par le monde un endroit comparable à celui-ci lorsque s'épanouissent les fleurs des arbres de Judée. Il y en a de jaunes, d'autres rouges et leurs fleurs éclosent en même temps. »

Les jardins faisaient partie, plus qu'aujourd'hui, même en Orient, des agréments de la vie et des plaisirs de ceux qui les possédaient et les entretenaient. Babur, prince éclairé et voluptueux autant que courageux, mettait l'art des jardins parmi les grandes joies qui donnent à l'existence des raisons d'être vécue. Il en fera aménager dans plusieurs villes de son empire. Les jardins ne sont-ils pas, dans la tradition musulmane, l'image du Paradis?

2. La conquête de l'Inde

Les délices des jardins de Kabul et la délectation que lui inspirait le spectacle des tulipes des champs ne détournaient pas Babur du grand projet qui s'était peu à peu imposé à lui, le descendant de Tamerlan qui avait tenu, un siècle plus tôt, l'Inde sous sa terrible coupe. Cette pensée ne le quittait pas. Il n'ignorait pas que ce projet serait difficile à réaliser, mais pas hors de ses moyens.

Les royaumes musulmans et hindous de la péninsule étaient alors plus désunis que jamais, riches de trésors mais, à de rares exceptions près, pauvres de véritables combattants, de moyens techniques et d'une stratégie adaptée aux nouvelles formes de guerre. Cet immense pays était alors aux mains de cinq dynasties musulmanes et de deux hindoues : l'empire de Delhi en tout premier lieu, gouverné par la puissante dynastie des Lodi, qui s'étendait, au nord de la péninsule, de la frontière afghane au Bihar; le Gujerat, à

l'ouest, entre ce qui est aujourd'hui la région de Bombay et le Rajasthan; le Dekkan et le Malwa, au centre de la péninsule; le Bengale à l'est. Les deux puissances hindoues étaient le Vijayanagar et surtout le Rajputana avec à sa tête l'illustre Rana Sanga défiant ses ennemis de sa puissante forteresse de Chitor – près d'Udaipur – où la vaillante chevalerie rajpoute livra à trois reprises des combats qui sont restés dans l'Histoire. Pour conquérir l'Inde, Babur devait vaincre avant tous les autres l'état de Delhi, le plus nombreux sinon le plus puissant de ses adversaires, avec à sa tête Sikandar, puis Ibrahim Lodi, personnalités puissantes et excellents chefs de guerre, autoritaires et sans pitié. Chez les Hindous, Rana Sanga était le plus redoutable, avec ses chevaliers inspirés par un idéal qui faisait de chacun d'eux un héros prêt à tous les sacrifices. Ils pratiquaient largement l'infanticide des filles à leur naissance [5]. Les Rajpouts prétendaient se rattacher aux anciennes dynasties pré-aryennes.

Razzias et coups de main

Entreprendre la conquête de l'Inde n'était donc pas une tâche aisée, Babur ne l'ignorait pas. Il était renseigné sur ses adversaires, chez lesquels il entretenait des espions, et il connaissait leurs points forts aussi bien que les faiblesses de leur armée et de leur organisation. Il savait ce qui l'attendait – nature, hommes et techniques de combat – et il n'était pas un explorateur qui allait pénétrer en pays inconnu.

Les historiens sont en désaccord sur le nombre des expéditions de Babur. En réalité, avant les grandes campagnes il se livra à plusieurs raids de pillage et de reconnaissance au-delà des cols. Il dit lui-même : « Le grand avantage de l'Inde, en plus de l'immensité de son territoire, réside dans la grande quantité d'or, en pièces de monnaie et à l'état brut, que l'on peut y trouver. » Dès qu'il fut établi à Kabul, il alla « s'approvisionner » dans les villes indiennes. En 1504 notamment, il franchissait la passe de *Khyber* et, sans traverser l'Indus, il prenait la direction du nord, vers Kohat. Le butin fut maigre, il le dit lui-même. Sa petite armée ramena des bœufs, des moutons, des étoffes, des chevaux de prix, rien de plus. Deux années plus tard, son départ vers la

plaine indienne ressembla surtout à une fuite. Ayant appris que les Uzbeks, sous le commandement de Mohammed Cheybani, étaient venus assiéger Kandahar, Babur réunit ses beys et leur dit en substance : notre adversaire est plus fort que nous et l'important est de mettre une grande distance entre lui et nous. Les princes étaient divisés. Où aller? Finalement on opta pour l'Inde. Et dès que l'on apprit que Cheybani s'était retiré, Babur et les siens firent demi-tour et rentrèrent à Kabul. C'est alors qu'il apprit la naissance de son fils Humayun, – le futur empereur – dont la mère était Mahum, l'épouse bien-aimée, avec laquelle il s'était marié en 1506. Elle était apparentée au sultan timouride Husayn Baïkara et de confession chiite.

Les campagnes de Babur en Inde ne vont pas reprendre tout de suite. Il n'abandonne pas son grand dessein, loin de là. Mais en même temps il nourrit le projet, qui lui tient certainement plus à cœur, de se constituer un empire en Asie centrale, autour de Samarcande, à partir de ses possessions ancestrales. Ses campagnes en Inde continueront d'être de simples raids et ce n'est que vers 1525, menacé par les Uzbeks, son grand allié persan Chah Ismail battu par les Ottomans en 1514, qu'il comprend que son rêve est irréalisable, au moins dans les conditions présentes et qu'il doit renoncer pour le moment à cette partie de l'héritage de Tamerlan. Il ne cessera pourtant jamais, jusqu'à la fin de sa vie, de porter son regard vers l'Asie centrale, sa patrie. Espère-t-il, une fois solidement établi en Inde, ses adversaires domptés, pouvoir réunir une grande armée et monter – avec sa puissante artillerie qu'il était le seul à posséder en Asie à ce moment-là – une grande expédition pour aller conquérir Samarcande? Sa nostalgie des pays de la steppe, son peu d'attrait pour l'Inde, son climat et sa population, pourraient le laisser penser.

En 1519, enfin, il prend à nouveau la route de la péninsule non pas seulement, cette fois-ci, pour razzier, mais pour conquérir ce qu'il pourra des provinces du Nord. Au printemps, il franchit la passe de Khyber et s'empare sans difficulté de la province de Bejevr (Bajaur) grâce à ses puissantes armes à feu dont l'effet de surprise est considérable. Lui-même raconte que les gens de Bejevr n'avaient jamais entendu le bruit de l'arquebuse et qu'au début ils s'en

moquèrent et répondirent au bruit des détonations par des gestes indécents. Mais lorsqu'un de ses soldats eut abattu cinq hommes avec une arquebuse, « l'ennemi ne voulut plus se montrer ». Les armes à feu avaient été probablement acquises auprès des Turcs ottomans à moins qu'elles n'aient été fondues sur place par un certain Rum Mustafa (Mustafa l'Ottoman). « Par la grâce et la faveur du Très-Haut, écrit-il, nous nous emparâmes d'une forteresse aussi solide et puissante en deux ou trois heures » et il ajoute que, comme ces gens-là étaient des mécréants, il ordonna un massacre général des hommes, plus de 3000, dit-il. « Il y avait tellement de cadavres qu'il fallait les enjamber pour passer. » L'homme qui s'extasiait devant les orangers en fleur de son Jardin de la Fidélité pouvait être aussi une affreuse brute. Après cet exploit, il poursuivit son avance assez loin vers l'est, jusqu'à Bihre (Begram) mais les chaleurs étant venues il décida de ne pas aller plus loin et il rentra à Kabul.

Les événements allaient se précipiter. A la fin de la même année – 1519 – Babur franchissait à nouveau les cols pour aller réprimer une révolte des tribus, et achever aussi ses préparatifs à Peshawar en vue de futures expéditions. Une fois de plus, cependant, il dut rentrer précipitamment car le Badakshan – la province au nord de Kabul – s'agitait. L'ordre fut rapidement rétabli et, l'année suivante, il prenait à nouveau le chemin des plaines de l'est. Il s'avança jusqu'à Sialkot qu'il soumettait sans tirer un coup de feu, puis se replia. Deux années s'écoulèrent encore et, en 1524, il partait encore une fois en campagne.

Panipat, la grande victoire

Les choses se présentaient alors bien différemment. Le nord de l'Inde, le grand royaume de Delhi, était, on s'en souvient, aux mains de la dynastie des Lodi. De graves dissensions le déchiraient. Le gouverneur du Pendjab, Daulat Khan, avait pris la tête des opposants. Ibrahim Chah l'ayant convoqué à Delhi, il refusa. Le conflit atteignit son paroxysme lorsque Daulat apprit qu'Ibrahim allait lui enlever son gouvernorat et, probablement, le faire tuer. Il se mit en rébellion ouverte, tout en sachant bien qu'il n'était pas

capable, même avec l'appui des autres seigneurs du royaume, de résister au sultan. Il envoya donc son fils Dilawan auprès de Babur pour lui faire savoir qu'en échange de son appui contre Ibrahim il était prêt à se reconnaître son vassal. Babur entra aussitôt en campagne. Lahore et Dibalpur tombèrent sans résistance. Il fit massacrer une bonne partie de la population des deux villes et brûler les bazars. Quelles promesses le padichah avait-il faites à Daulat Khan? Lui avait-il laissé entrevoir qu'il lui céderait Lahore? Il lui offrit en tout cas seulement Jullundur et Sultanpur [6], au grand mécontentement de son allié. Mais Babur fut obligé à ce moment-là de rentrer précipitamment en Afghanistan où les Uzbeks avaient attaqué la ville de Balkh. L'ordre rétabli, il revint en Inde, où la confusion s'était encore accrue. C'était cette fois-ci Alam Khan – l'oncle d'Ibrahim Lodi – qui demandait à Babur, en échange de Lahore, de l'aider à conquérir le trône de Delhi. Une occasion inespérée se présentait : Babur ne serait plus le conquérant d'un royaume – auquel la tradition de ses ancêtres lui donnait droit – mais il se présentait maintenant en libérateur, tout en sachant bien que lorsqu'il aurait pris Delhi, il y resterait.

Alam Khan et Daulat Khan, qui n'ignoraient pas les intentions du padichah, essayèrent de prendre Delhi sans l'attendre. Ils furent battus. La cinquième et dernière campagne de l'Inde allait commencer.

Babur franchit la frontière en novembre 1525 à la tête de la plus grande armée qu'il eût jamais conduite en Inde : 12000 hommes, dit-il, en comptant ceux que son fils Humayun amenait avec lui du Badakshan, chiffre presque ridicule au regard des troupes de ses adversaires : Daulat Khan, qui l'avait trahi et combattait maintenant aux côtés d'Ibrahim, avait avec lui 40000 hommes, Ibrahim Lodi 100000. Le 1er avril, une division de cavalerie d'Ibrahim était mise en déroute puis, du 12 au 19, pendant une semaine, les armées restèrent face à face dans la plaine de Panipat, à une centaine de kilomètres au nord de Delhi, un lieu où se jouera plusieurs fois encore le sort de l'Inde. Babur s'était mis sur la défensive. Il avait placé ses hommes sur une longue ligne. Son centre était protégé, selon une tactique traditionnelle aux Turcs, par des chariots – 700 environ – reliés entre eux par de grosses courroies de cuir. Entre chaque paire de cha-